

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Des liens

GIORDANO BRUNO

De la magie

Traduit du latin, annoté et suivi de
La Philosophie dans le miroir
par DANIELLE SONNIER & BORIS DONNÉ



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

Opuscule resté inédit du vivant de Bruno – si tant est qu’il fût destiné à la publication –, le traité *De la magie* (*De Magia*) n’a vu le jour qu’à la fin du XIX^e siècle. Le texte latin utilisé pour cette traduction suit l’édition établie par Tocco & Vitelli au volume III des *Iordani Bruni Nolani Opera Latine Conscripta*, Florence, 1891. Il se fonde sur les deux principaux manuscrits par lesquels l’ouvrage nous a été transmis : le manuscrit Norov, conservé à Moscou, consigné par “Girolamo Besler di Norimberga”, probablement sous la dictée de Bruno – *con prodigiosa celerita*, notent les éditeurs ; cette célérité a pour contrepartie de nombreux mots difficiles à déchiffrer, ou annulés. Ce manuscrit porte aussi des notes marginales illisibles, qui n’ont pas été transcrites. Le second manuscrit, dit d’Erlangen, n’est sans doute qu’une copie du précédent, mis au net par le même Besler : plus lisible, il est cependant moins fiable. Dans ces manuscrits, le traité ne porte pas de titre.

© Éditions Allia, Paris, 2000, 2025.

AVANT que de traiter de la Magie, comme d’aucun sujet, il faut voir en quels sens le mot se subdivise : c’est qu’il est autant de sens du mot *magie* que de sortes de mages. *Mage*, en premier lieu, a signifié *sage* : tels étaient les *Trismégistes* en Égypte, les *Druides* en Gaule, les *Gymnosophistes* en Inde, les *Cabalistes* chez les Hébreux, les *Mages* en Perse (depuis Zoroastre), les *Sophistes*¹ chez les Grecs, les *Sages* chez les Romains. En second lieu, on emploie le terme de *mage* pour désigner celui qui accomplit des prodiges par la seule application de principes actifs et passifs, comme l’on voit faire en médecine et en chimie : c’est ce que l’on appelle communément la *magie naturelle*. En troisième lieu, on parle de magie quand on entoure ces mêmes opérations de certaines circonstances qui les font apparaître comme les œuvres de la nature ou d’une intelligence supérieure, et ce afin d’emporter l’admiration par ces illusions : cette sorte de magie est appelée *magie des prestiges*. En quatrième lieu, si l’on

1. Le lecteur bienveillant se reportera aux notes, p.91 sq.

recourt à la vertu de sympathie et d'antipathie des choses, comme lorsque des substances repoussent, transmutent ou attirent d'autres substances (ainsi l'aimant et semblables corps dont les opérations ne se réduisent pas aux qualités actives et passives mais relèvent toutes de l'esprit ou de l'âme qui existe dans les choses), on parle à juste titre de *magie extra-naturelle*. Si l'on y ajoute, en cinquième lieu, des mots, des formules, des rapports de nombres et de temps, des images, des figures, des sceaux, des caractères ou des lettres, il s'agit d'une magie intermédiaire entre la magie naturelle et la magie extra-naturelle ou surnaturelle, qu'il faut nommer proprement *magie mathématique*, ou mieux encore *philosophie occulte*. En sixième lieu, on parle de magie si l'on se livre au culte ou bien à l'invocation d'intelligences et de puissances extérieures ou supérieures, par des prières, des consécration, des fumigations, des sacrifices ou des rites précis et des cérémonies dédiés aux dieux, démons et héros : soit afin d'attirer un esprit en soi-même, pour en devenir le vase et l'instrument, et paraître ainsi savant (encore qu'il soit facile de purger cette "science" et cet esprit avec un simple philtre) – et c'est la *magie des désespérés*, lesquels accueillent en eux les mauvais

démons qu'ils ont débusqués en usant de l'Art Notoire² soit afin de commander et gouverner les démons inférieurs avec l'appui des principaux démons supérieurs, en honorant et flattant les uns, en asservissant les autres par des conjurations et des adjurations – c'est alors la *magie transnaturelle* ou *métaphysique*, qui proprement se nomme *théurgie*. En septième lieu, on parle de magie quand adjurations ou invocations n'ont pas pour objet les démons et les héros eux-mêmes, mais qu'ils servent seulement d'intercesseurs pour faire surgir les âmes des défunts, sur les cadavres desquels (tout ou parties) on tire des oracles aux fins de deviner et connaître des choses absentes ou futures : cette espèce de magie se nomme, par référence à sa matière première et son dessein, la *nécromancie*. Si cette matière vient à manquer et qu'à défaut l'on quête l'oracle par l'intermédiaire d'un *energoumenos*, un possédé, en invoquant l'esprit-incube qui gît dans ses entrailles, alors ce mage mérite d'être qualifié de *Pythonique* : tel que ceux qui étaient visités ("inspirités", si l'on peut dire) par l'esprit d'Apollon Pythien en son temple. En huitième lieu, on parle de magie lorsqu'à l'incantation s'ajoutent des fragments d'objets, vêtements, excréments, sécrétions, empreintes et tout ce

qui, croit-on, a par simple contact reçu un pouvoir de communication pour délivrer, lier ou affaiblir : pareilles pratiques, si elles tendent vers le mal, caractériseront le mage que l'on dit *maléfique* ; qu'elles tendent vers le bien, s'apparentant à certains types de soins et de remèdes, et l'on rangera le mage au nombre des médecins ; qu'elles visent enfin à nuire au dernier point, à faire mourir, et l'on parlera de *mages vénéfiques*. En neuvième lieu, on qualifie encore de mages tous ceux qui s'attachent à deviner par un moyen quelconque les choses absentes ou futures : ce dessein leur vaut la dénomination générale de devins. On en dénombre quatre grandes espèces, qui correspondent aux quatre éléments (le feu, l'air, l'eau et la terre), dont dérivent les noms de *pyromancie*, *hydromancie*, *géomancie* ; ou bien trois, si l'on se fonde sur le triple objet de la connaissance (naturel, mathématique et divin), auquel cas il s'agit de diverses autres espèces de divination. Les augures, haruspices, *etc.* devinent selon les principes naturels ou selon l'examen des phénomènes physiques ; seconde catégorie, les géomanciens se fondent sur l'observation mathématique, conjecturant d'après des nombres, des lettres ou des lignes et des figures déterminées, comme aussi

selon l'aspect, le rayonnement et la position des planètes et astres analogues ; ceux enfin qui prédisent en recourant aux choses divines telles que les noms sacrés, les coïncidences de lieu, certains calculs brefs et l'examen des conjonctions³, nos contemporains ne les comptent pas au nombre des mages (vu qu'ils tiennent ce terme pour péjoratif, par un scandaleux abus de langage), et l'on parle en ce cas non de magie, mais de *prophétie*.

En tout dernier lieu donc, les mots de *mage* et de *magie* peuvent être entendus selon une acception infamante, au point que la magie n'a plus sa place parmi les catégories précitées, et que le mage est tenu pour un fou malfaisant qui, en vertu d'un commerce et d'un pacte avec le diable, a acquis la faculté de prêter assistance ou porter préjudice. Telle est la résonance du terme – certes pas auprès des savants ni des grammairiens, mais chez les encapuchonnés⁴ qui ont dévoyé ce nom de *mage*, en particulier celui qui a écrit *Le Marteau des Sorcières*⁵. C'est ainsi que le terme est aujourd'hui employé par tous les auteurs de même farine, comme on s'en rendrait compte en lisant les postilles⁶ et les catéchismes de prêtres ignorants et chimériques.

Si l'on veut donc user du terme de *mage*, il ne le faut prendre qu'après avoir établi

ces distinctions, puis l'avoir caractérisé ; ou alors, si on l'emploie de manière absolue, il faut veiller à obéir à l'enseignement des logiciens, en particulier d'Aristote au livre v^e des *Topiques*, en lui donnant sa signification la plus riche et la plus haute. Tel qu'on l'emploie parmi les philosophes, ce mot de *mage* désigne un homme alliant le savoir au pouvoir d'agir. Il n'en demeure pas moins que ce terme, simplement prononcé, est généralement pris dans son acception courante, fluctuant au gré de ces prêtres qui philosophent profusément sur un méchant démon qu'on appelle le Diable – ou d'un autre nom, selon les mœurs et la superstition en vigueur chez divers peuples.

Une fois faite cette distinction préliminaire, nous concevons la magie comme triple : la divine, la naturelle et la mathématique. Les deux premières magies sont nécessairement classées parmi les choses bonnes et excellentes ; le troisième genre de magie est bon ou mauvais selon que les mages en usent bien ou mal. Quoique dans la plupart des opérations importantes, ces trois genres se prêtent mutuellement concours, la malice, le crime et le grief d'idolâtrie se rencontrent dans le troisième genre où il peut arriver que l'on s'égare, que l'on soit abusé : ce qui peut subvertir le second genre, bon en soi,

vers un usage mauvais. Le genre mathématique ne reçoit pas ici cette dénomination d'après les catégories de ce que l'on appelle communément la mathématique – la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, l'optique, la musique *etc.* –, mais d'après la ressemblance et les affinités qu'il entretient avec elles. La magie a en effet de la ressemblance avec la géométrie par les figures et les symboles ; avec la musique par l'incantation ; avec l'arithmétique par les nombres et les calculs ; avec l'astronomie par les périodes et les mouvements ; avec l'optique par les fascinations⁷ du regard ; et, universellement, avec toute espèce de mathématique, pour ce qu'elle est intermédiaire entre l'opération divine et naturelle – soit qu'elle participe des deux, soit qu'elle s'écarte des deux, de même que certaines choses sont intermédiaires par participation des deux extrêmes et d'autres, en revanche, par exclusion des deux extrêmes : dans ce dernier cas, on ne peut guère les dire intermédiaires, car elles relèvent bien plutôt d'une troisième catégorie, non pas tant entre les deux autres qu'en dehors. Bref, d'après les catégories indiquées, on voit clairement qu'il existe une magie divine, une magie physique et une magie appartenant à une catégorie étrangère à toutes deux.

Venons-en maintenant à des questions plus précises. Les mages ont pour axiome qu'il faut, en toute œuvre, garder à l'esprit que Dieu influe sur les dieux; les dieux, sur les corps célestes ou astres, qui sont des divinités corporelles⁸; les astres sur les démons qui sont gardiens et habitants des astres – au nombre desquels est la Terre; les démons sur les éléments, les éléments sur les corps composés, les corps composés sur les sens, les sens sur l'*animus*⁹, et l'*animus* sur l'être vivant tout entier: ainsi descend-on l'échelle. Ensuite l'être vivant remonte par l'*animus* jusqu'aux sens, par les sens jusqu'aux corps composés, par les corps composés aux éléments, par ceux-ci, aux démons, par les démons aux éléments, par les éléments aux astres, par les astres aux dieux incorporels, de substance ou de corporeité éthérée, par ceux-ci à l'âme du monde ou esprit de l'univers, et par ce dernier à la contemplation de l'Un, du Très-Simple, du Très-Bon, du Très-Grand, incorporel, absolu, Suffisant à Soi. C'est ainsi que l'on descend de Dieu¹⁰, par le monde, jusqu'à la créature, et que la créature remonte par le monde jusqu'à Dieu. Au sommet de l'échelle, Il est acte pur et puissance active, lumière toute-pure; au bas de l'échelle sont la matière, les ténèbres,

pure puissance passive qui peut devenir toutes choses depuis en-bas, comme Il peut faire advenir toutes choses depuis en-haut. Entre le degré inférieur et le degré supérieur sont des espèces intermédiaires dont les plus élevées participent plutôt de la lumière, de l'acte, et de la vertu active, et les plus basses plutôt des ténèbres, de la puissance et de la vertu passives.

C'est pourquoi toute la lumière qui est dans les réalités inférieures, quand elle parvient aux réalités supérieures, s'y révèle avec plus de force; et toutes les ténèbres qui sont dans les supérieures, jouissent de plus de vigueur dans les inférieures. Cependant la raison et l'efficace des ténèbres et de la lumière ne sont pas égales: la lumière en effet se diffuse et pénètre jusqu'au tréfonds des ténèbres, mais les ténèbres n'effleurent pas même l'orbe si pur de la lumière: aussi la lumière comprend-elle les ténèbres, les vainc et en triomphe en son infinité, au lieu que les ténèbres ne comprennent, ne dominent ni n'égale la lumière: il est même surprenant de voir comme elles soutiennent mal la comparaison.

Aux trois degrés susdits de la magie correspondent trois mondes: l'archétypal, le physique, le rationnel. Dans l'archétypal sont l'amitié et la lutte; dans le physique, le feu et

l'eau ; dans le mathématique, la lumière et les ténèbres. La lumière et les ténèbres proviennent du feu et de l'eau, le feu et l'eau, de la concorde et de la discorde ; donc le premier monde produit le troisième par l'intermédiaire du second, et le troisième, par l'intermédiaire du second, se reflète dans le premier. Laissant de côté les principes qui concernent une magie tenue pour superstition et qui, quels qu'ils soient, ne sont pas bons à donner au peuple, nous nous tournerons vers la contemplation de ceux-là seuls qui conduisent à parfaire sa sagesse et peuvent satisfaire aux meilleurs génies – même si aucune sorte de magie n'est indigne d'attention et de connaissance : comme le dit Aristote dans le prologue du *De anima*, à quoi souscrivent Thomas et d'autres théologiens portés à la spéculation, toute science relève de l'espèce des choses bonnes. Il convient cependant que ces matières restent à l'écart du profane, du scélérat et de la foule : puisqu'il n'est rien au monde de bon qu'une race d'hommes impie, sacrilège, et naturellement criminelle ne puisse tourner au dommage plutôt qu'à l'avantage de nos semblables.

La force efficiente est double en son genre : nature et volonté. La volonté est triple : humaine, démonique, divine, et la nature

susdite est double : intrinsèque et extrinsèque. La nature intrinsèque est elle-même double : la matière ou sujet¹¹, et la forme avec sa vertu naturelle. La nature extrinsèque aussi est double : c'est tantôt l'image de la nature, empreinte, ombre ou lumière, et tantôt ce qui reste dans l'objet et à la surface du sujet (comme la lumière et la chaleur dans le soleil et les autres corps chauds), et aussi bien ce qui émane et s'échappe du sujet (comme la lumière qui, répandue par le soleil, se retrouve dans les corps éclairés, et la chaleur qui, associée à la lumière dans le soleil, se retrouve aussi dans les corps échauffés). Du dénombrement de ces causes, nous pouvons en venir au champ de développement de leur vertu ou à la production de leurs effets : depuis la cause première, en passant par les causes intermédiaires jusqu'aux causes les plus proches et les plus basses – mais en laissant de côté la cause universelle, qui ne regarde pas plus un sujet qu'un autre, et ne dispose pas pour un effet particulier ce sujet davantage qu'il ne l'a été auparavant ; cette cause demeurant la même, et le pouvoir de cette cause restant immuable, c'est en raison de la diversité de dépendance et d'organisation de la matière qu'elle produit des effets divers, voire contraires. Il suffit pour cela

d'un unique et simple principe efficient : tout de même qu'un unique soleil – unique chaleur, unique lumière –, par un jeu de conversion et d'aversion, de rapprochement et d'éloignement, par action médiate ou immédiate, fait l'hiver et fait l'été, fait les dispositions contraires des saisons et leur succession¹². C'est de ce même principe que procède aussi la matière, si nous voulons bien en croire les partisans de l'idée de la transmutation des éléments : le premier d'entre eux fut Platon, qui a pu envisager parfois qu'une matière et un principe efficient uniques suffisent pour la création de toutes choses. Mais quoi qu'il en soit de l'opération, en ce qui regarde le premier et universel opérateur, et qu'elle admette un ou plusieurs principes matériels, tout être qui se place au plan des causes secondes, homme ou démon, est bien forcé de prendre en compte, eu égard à la multitude et à la variété des espèces opérables, l'existence de plusieurs matières, douées d'une activité ou d'une forme par lesquelles le sujet peut faire passer quelque chose à l'extérieur de soi.

Parmi les vertus (ou les formes, ou les accidents) qui se transmettent de sujet à sujet, les unes sont manifestes, comme celles qui sont de l'ordre des qualités actives et passives et de

celles qui en procèdent directement – comme chauffer et refroidir, mouiller et sécher, amollir et durcir, conjoindre et disjoindre. D'autres sont plus occultes, qui reposent sur des effets occultes, comme égayer ou attrister, inspirer le désir ou le dégoût, la crainte ou l'audace ; telles sont les impressions produites par les images externes grâce à l'action de la faculté intellectuelle dont jouit l'homme (pour les bêtes, on parle de faculté estimative), sous l'effet de quoi un enfant ou un bébé, s'il voit un serpent, ou une brebis si elle voit un loup, conçoivent en dehors de toute expérience l'image de l'inimitié et la crainte de la mort ou de leur propre perte – mouvement qui s'explique par le sens interne qu'affectent vivement, mais indirectement, les images externes. La Nature, en effet, en accordant l'existence aux espèces, leur a donné en même temps l'appétit de se conserver telles qu'elles sont ; elle a en outre imprimé en toutes choses une sorte d'esprit intérieur (ou si l'on préfère, de sens interne) par quoi elles reconnaissent et fuient leurs plus redoutables ennemis grâce à une sorte de signature. Nous le voyons non seulement dans les espèces données comme exemples, mais dans toutes celles qui semblent mortes ou débiles, et dans lesquelles demeure néanmoins